



**Note préliminaire à
l'Écho n°73
d'octobre 1911**

Les 6 premières pages de l'Echo sont consacrées au pèlerinage à Lourdes, et toujours pour cause de choléra, le départ se fait d'Avignon car aucun train ne part de Marseille...

La cause de l'accident d'automobile dont l'abbé Fraize et quelques autres voyageurs eurent à souffrir est quand même pas banale puisque le volant a cessé de fonctionner normalement...

Dans le courrier militaire, tous les soldats de classe 1908 vont bientôt être libérés. Tous remercient l'Echo de leur avoir donné des nouvelles du pays et des autres copains dispersés en France pendant ces deux années passées sous les drapeaux...

Guy

ÉCHO DE BARBENTANE

N°73 d'octobre 1911

Sommaire

- Page 01 = Édito : Au National de Lourdes ;
Page 07 = Notre chorale au pèlerinage de la Salette ;
Page 07 = La Solennité de Saint-Roch ;
Page 07 = L'auto tragique ;
Page 08 = Courrier militaire ;
Page 10 = Que faut-il croire ;
Page 12 = Le Chapelet du Docteur Récamier ;
Page 12 = Âme d'enfant ;
Page 13 = Le Baptême... autrefois ;
Page 14 = Ils ne valent pas plus que les autres ;
Page 15 = Le Prône des Païens baptisés ;
Page 16 = La page des enfants.

Sources : collection de Magali Arnaud et Mireille Arnaud-Boissonnade.

L'ÉCHO DE BARBENTANE

(Diocèse d'Aix-en-Provence)

Bulletin Paroissial Mensuel

Passer en faisant le bien!

HISTOIRE LOCALE — ÉDUCATION

Aimez-vous les uns/les autres

Conservez chaque numéro

HYGIÈNE

Lisez et faites lire

Au National de Lourdes

Quelques jours avant le départ, les trains de Marseille et d'Arles, participant au National, furent interdits par le ministère par peur du choléra... Le bon abbé Ibac nous en avisait aussitôt. Quel ennui pour la Direction et pour nous!... Que faire? Mais l'élan est donné... sans retard, 21 billets spéciaux d'aller-retour sont commandés au chef de gare d'Avignon... Le groupe Barbentanais partira quand même... Un millier de provençaux, sur 1,500, prendront une décision semblable — et le diable ne ricanera que d'une joue...

En avant donc pour Lourdes, la terre du miracle, la terre qui touche au ciel!...

Le jeudi 17, à 5 heures et demie, messe de communion et départ pour la gare d'Avignon.

Jamais, à cette heure matinale, sur le cours, les appels répétés de la trompe de Martet, l'insigne conducteur, ne furent plus joyeux.

La vague de chaleur s'est dissipée au souffle d'une délicieuse brise du mistral. N'est-ce pas déjà un tendre baiser de notre divine Mère?...

Nous prenons place dans l'express de Bordeaux qui se forme en gare d'Avignon, et qui s'ébranle à 8 h. 10, heure réglementaire...

A 2 heures et demie, nous voyons Carcassonne... Là, pendant les quelques minutes d'arrêt, un dragon se jette sur nous, mais si peu féroce!... c'est le brave *Joseph Rey*, un Barbentanais, du 19^e, 5^e escadron, 4^e peloton...

A 3 h. 37, Toulouse, où nous passerons la soirée et la nuit... Visite de la ville, et, en particulier, de Saint-Sernin, la merveille romane du midi; sa crypte, ses reliques si célèbres, ses objets d'art moyenâgeux, trésors sans prix...

Enfin, le lendemain, Vendredi 18, dans la matinée, Lourdes!

Lourdes!... La véritable capitale du Royaume de Marie ici-bas!...

Le calme est relatif encore, car l'arrivée des trente trains du National n'aura lieu que dans la journée de demain...

Chacun gagne son logement respectif, heureux s'il n'a pas le sort de cette dame parisienne qu'une de nos Barbentanaises, le lende-

main de l'arrivée, entendait s'écrier : « Oh ! quelle chambre !... et puis, il y a des petites bêtes !... »

Qu'on me pardonne... Je ne veux donner ici que mon simple journal de voyage...

On sait que le Pèlerinage national, avec son œuvre de *l'Hospitalité de Notre-Dame du Salut*, est admirablement organisé en huit services principaux : *secrétariat, brancardiers, Grotte, piscines, hôpitaux du Salut, des Sept-Douleurs, municipal et Notre-Dame.*

Or, il est très important, pour entrer en contact avec les malades, les miraculés et pénétrer partout, d'être admis dans l'un de ces services.

Grâce aux soins de M. le comte Terray, qui m'attendait et qui s'était déjà occupé de moi, cette faveur m'est obtenue. M. le Comte est de service à la Grotte. Je serai avec lui, et je reçois la bretelle et la croix d'auxiliaire-grottier, insignes auxquels je devrai de précieux privilèges.

Certains services sont excessivement pénibles, entr'autres celui des brancardiers qui transportent, tout en récitant le chapelet, leurs malades et parfois de vrais mourants en autos, fourgons, voitures, brancards et même sur les bras, avec des précautions infinies, souvent avec une lenteur désespérante, toujours avec un dévouement qui provoque l'admiration et donne la vision d'une charité sublime. Celui des pisciniers demande de l'héroïsme, tant il est répugnant à la nature...

Quelles maladies et quelles horreurs s'étalent dans les piscines !... L'un des pisciniers qui sortait de remplir son office, me disait : Lourdes est un miracle permanent !... Cette eau est bien le plus puissant des antiseptiques... Aucun autre ne pourrait nous préserver... »

Le service de la Grotte est des plus intéressants.

Il faut dire ici que, pendant le National, le chiffre des malades, venus par les trains blanc, violet, etc., hospitalisés ou non, s'élève à 1500 et plus.

Ces malades sont, à diverses heures du jour, (le matin, pour les communions ; dans la matinée et à partir de 1 heure, pour les piscines, les prières et la procession du Saint-Sacrement) portés devant la Grotte et c'est alors une interminable file de brancardiers qui arrivent, tous chargés de leur délicat fardeau.

Les Grottiers (et non pas les *grotesques*, comme disent ceux qui veulent faire de l'esprit) préparent et élargissent, au fur et à mesure du besoin, l'enceinte réservée à tous ces malades — et les font disposer par catégories : les brancards au centre, les malades assis, ceux qui ne peuvent quitter leur voiture, d'autres dont le tour est venu d'être dirigés vers les piscines...

Entre temps, que de façons de se rendre utile à ces chers malades... Tel sera mon service — mais n'anticipons pas.

Que n'ai-je nommé encore Mme la Vicomtesse de Courcy, qui accompagne son frère, M. le Comte Terray, pour se dévouer, à son tour ? Elle tiendra le bureau des piscines.

Notre première conversation m'édifie au suprême degré... Des malades ont forcé la consigne pour venir de Paris, quoique non hospi-

tailés, et dans l'incertitude d'avoir un gîte, telle une jeune protégée de M. le Comte, étendue, presque agonisante, dans un appareil d'osier, et que nous irons recevoir, demain, au train violet. Quelle foi ! Et quelle leçon dans cet abandon à la Providence!...

L'après-midi du Vendredi est un prélude. A 1 h. 1/2, réunion de tous les pèlerins de provenance à l'église paroissiale. De là, ils se rendent en procession à la Grotte, pour offrir à la Vierge bénie les prémices de leurs fervents *Ave*.

Ils marchent lentement, sous les plis de leurs bannières... Les dizaines du chapelet alternent avec des couplets entraînants et harmonieux, puis, par les lacets, ils montent jusqu'à la Basilique supérieure. Nous pouvons juger du nombre des provençaux, car la Basilique est bondée. Le chant des Vêpres commence... Notre dévoué Directeur, l'abbé André, m'aperçoit, dans le chœur, au milieu du clergé et me prie de me préparer à dire quelques mots d'édification à nos pèlerins. A l'issue des Vêpres, voulant obéir, je monte en chaire...

Après un exorde de circonstance, je parle sur les conditions dans lesquelles nous devons nous placer, dès le début de notre pèlerinage, pour attirer sur nous les faveurs de Notre-Dame de Lourdes : *la contrition et la foi*, puis des conditions particulières dans lesquelles nous sommes, nous provençaux, pour mériter la spéciale tendresse de cette bonne Mère, ce qui m'amène à paraphraser les deux premiers vers de notre cantique national :

Prouvençau e calouli

Nosto fe n'a pas fali...

Pour la péroraison, revenant sur l'idée de repentir de nos fautes, qui est la condition première, essentielle, celle qui doit, avant les autres, préparer les voies et susciter les grâces abondantes d'en-haut que nous venons chercher ici j'ajoute que ce *miserere* de notre cœur repentant s'achèvera dans un *Magnificat* triomphal de l'âme épanouie et ressuscitée; — comme après le Calvaire, l'*Alleluia* de la résurrection.

Je me suis bientôt aperçu que ces paroles étaient dans la note, car ce qui domine, au National, c'est, avec la prière continuelle, ardente, le sacrifice et l'expiation.

La belle Dame, l'Immaculée, a dit à Bernadette de *prier* et de *faire pénitence* pour les pécheurs.

Tel est le double caractère du Grand Pèlerinage... On prie jusqu'à extinction de voix devant la Grotte, aux piscines, sur la montagne où se dressent les stations monumentales et le Calvaire...

Tel groupe de jeunes marseillaises, après une nuit d'adoration, fait, pieds nus, à 5 heures du matin, le chemin de la croix...

On prie dans les basiliques et dans la crypte... pendant tout le courant du jour et toute la nuit... et surtout à la procession eucharistique, laquelle est l'explosion de cette prière de Lourdes, qui

retentit, autour du Très Saint-Sacrement, avec des élans formidables et des mugissements de tempêtes...

On prie les bras en croix..., on baise la terre..., L'urne mystérieuse des divines miséricordes s'emplit, puis se déverse en guérissons prodigieux sur les corps et sur les âmes...

Nous entendions un prédicateur, aux piscines, crier: «Vous vous reprochiez toute votre vie d'être venus en curieux, de n'avoir point prié...»

De quelque côté qu'on porte ses regards, tout porte à prier...

Ce cadre immense et merveilleux qui élève l'âme, comme malgré elle, s'est encore enrichi, cette année, du don offert par le diocèse d'Autun, le groupe du Sacré-Cœur et de la Bienheureuse Marguerite-Marie, nouvellement érigé au centre de l'Esplanade.

Samedi 19, les trains de Paris se succèdent presque sans interruption...

Le National va maintenant battre son plein... Les trains ordinaires et ceux du pèlerinage doivent bien fournir une foule de cinquante à soixante mille personnes...

Le train violet entre en gare à midi 24... Les deux malades, protégés de M. le Comte, sont dans ce train... la jeune fille dont il a été question... et un pauvre jeune homme de l'hôpital du Perpétuel secours de Levallois... La jeune fille sera, par faveur, hospitalisée aux Sept-Douleurs, dans la salle présidée par Mme de Charette. Quant au jeune homme, il devra être véhiculé plusieurs fois par jour à son domicile particulier, de même qu'une bonne religieuse de l'Assomption. Ce sera la double tâche de M. le Comte, ajoutée à son service assidu à la Grotte... Je ferai mon possible pour le secourir.

— 1 h. 25: Arrivée du train blanc... Il contient les plus gros malades... quelques-uns mourants ou vraies loques humaines... Quelle besogne pour les brancardiers! — et quel spectacle!...

Mais combien l'on s'intéresse à ces chers malades! Mon service m'a permis de les voir de près et d'être en contact avec eux...

Comment oublierai-je nos deux protégés de Levallois?... ou cette pauvre malade de Paris-Malakoff se recommandant à moi et désirant guérir ou mourir à Lourdes, car elle est toute seule, dans une chambre, à Paris, sans personne pour s'intéresser à elle... ou mes deux petites aveugles que je conduisais de la Grotte aux piscines. Je cherchais un siège pour elles... Cela ne fait rien, me dit la première, nous resterons debout... *l'essentiel est de guérir!* — ou encore une petite malade de huit ans, qui venait de faire, le matin, sa première communion, et priait, rayonnante, dans sa voiture... On aurait dit un ange!

Voici deux enfants d'alcooliques d'une œuvre de Paris, qui les recueille... Quelles précoces ruines!

Le mardi, avant et pendant la procession du Saint-Sacrement, trois petites malades restent, pendant plus d'une heure d'une pluie diluvienne, blotties sous mon parapluie... Deux sont de Ménilmontant,

deux sœurs. L'éloquent abbé Poulin est leur ancien curé. Je demande à l'aînée si sa sœur a cinq ans. — Elle en a 17, me répond-elle, et la petite rachitique lève ses yeux vers moi en souriant pour me dire : « C'est bien vrai ! » La troisième est de Chartres. Elle a 14 ans, et depuis l'âge de sept ans, des convulsions atroces ont paralysé ses mains et ses pieds. Son visage intelligent s'épanouit quand je lui dis que j'ai visité la splendide cathédrale de Chartres. « Connaissez-vous M. l'abbé François ? », me dit-elle. C'est son protecteur. J'aurais voulu le connaître. Mais certainement, je lui écrirai.

Et quelle impression quand les malades qu'on a remarqués, à qui l'on a parlé, auxquels on s'est intéressé, sont soudainement soulagés ou même complètement guéris !

On a noté, pendant les quatre jours de ce National 1911, 31 guérisons, au Bureau des constatations. J'ai eu le bonheur de voir quelques-uns de ces miraculés, entr'autres, Mlle Germaine Noblet, 18 ans... Depuis plusieurs mois, elle était incapable de faire aucun mouvement. Après la procession, elle se leva, et marcha. Elle a même pu courir devant les médecins, aux constatations. Je la félicite devant la Grotte; M. le Comte aussi, à qui je la signale et qui la reconnaît. Elle prie, avec ferveur, assise dans une voiture, en compagnie d'une autre jeune fille, miraculée de la veille, comme elle... Toutes deux sont radieuses.

Je puis converser avec *Chambon*, de Brives, 34 ans. Il souffrait depuis 12 ans d'un ulcère à l'estomac... Il vomissait tous les jours... crachait du sang... Voilà six mois qu'il était absolument abandonné des médecins et condamné... Tout-à-coup, devant la Grotte, il se sent pris d'appétit... Un bouillon lui est apporté, puis une et deux brioches... Finalement, son curé le conduit au restaurant où on lui sert pour son repas double ration. « J'ai bu là, me disait-il, deux verres de vin blanc. Depuis six ans, je n'en avais bu... Ah! monsieur, que je l'ai trouvé bon ! »

Un malade envie son sort... « Ayez la foi, lui dit-il, et il répète : la foi ! la foi ! »

— Une ancienne danseuse d'un théâtre de Paris, apportée sur un brancard, sort du Bureau des constatations. Tous ses traits révèlent une émotion et une joie profondes. Je me trouve là au moment précis où on la photographie.

Que ne puis-je parler de toutes ces merveilles?... Mlle Ravereau, par exemple, l'électrocutée... etc., etc.

Le mercredi matin, devant la Grotte, au moment de la communion, Mme de Courcy voit, à côté d'elle, une malade se lever soudain, faire quelques pas et aller se jeter aux pieds de la Sainte Vierge.

Le premier jour, à la crypte, un miraculé me sert la messe. Il était employé dans un lycée de Toulouse... Il me raconte sa guérison qui s'est produite en mars, et qu'il va entrer dans l'œuvre des vocations tardives.

Je puis parler plusieurs fois, dans le cours de mon service, au célèbre Gargan...

Les processions du Samedi, du Dimanche et du Lundi furent très belles, je voudrais dire *colossales*. La première est présidée par l'évêque de Porto (Portugal). Ces pauvres portugais! Ils distribuent des feuilles demandant qu'on prie pour leur infortuné pays.

Mgr Guillibert préside la procession du dimanche, entouré de NN. SS. Schœpler, de Tarbes; Dubois, de Bourges; Castellan, de Digne; Chollet, de Verdun et de Mgr Porto.;

Ce jour-là, les Montpéliérains offrent un énorme cierge orné et de cire pure du poids de trente kilogs.

A peine la dernière bénédiction est-elle donnée, qu'une malade se lève à droite du Rosaire, la foule et les brancardiers se précipitent...

A l'instant, la musique municipale de Lourdes fait entendre les accords de la cantate à Jeanne d'Arc: *A l'étendard!* C'est l'auteur, M. le chanoine Laurent, d'Orléans, qui la dirige.

La foule entière s'unit à ce chant plusieurs fois répété, ce pendant que les malades guéris vont au Bureau des constatations.

Ce fut comme un cri spontané, une évocation magique de l'âme guerrière de la victorieuse protectrice et sauvegarde de notre patrie. L'enthousiasme était à son comble!

Le mardi, la procession s'effectua sous un violent orage et une pluie des plus abondantes. « Tant mieux, me dit une dame hospitalière, quand il pleut et que les malades souffrent davantage, les miracles sont plus nombreux. »

Et c'est ce qui arriva! A 6 h. 1/2, rentré dans ma chambre, j'entends la foule transportée accompagner les miraculés que protègent les brancardiers, et tous, les larmes aux yeux et le cœur étreint par l'émotion, chantent les versets du *Magnificat*.

Non, ces processions, ces acclamations, ces *hosanna*, tous ces cris de pitié ou de triomphe, tous ces mouvements d'une foule en délire... il faut l'avoir vu et entendu... La plume ni la voix ne le peuvent décrire...

De même que la procession aux flambeaux qui se déroule, chaque soir, au chant de l'*Ave Maria*.

Les Basiliques, dômes, clochers et clochetons illuminés de la base jusqu'au faite forment un fond de décoration simplement féerique. L'esplanade est transformée en un grand fleuve de feu, et l'immense place du Rosaire en une mer de flammes, dont les flots seraient un nombre infini d'étincelles... Ne sont-ce pas les étoiles qui sont descendues du ciel?

Un refrain, d'un bout à l'autre de l'énorme cortège, se détache, une sorte d'invocation ininterrompue, sans fin: *Ave, ave, ave Maria!*

Ce n'est plus une fête de la terre, c'est une vision du ciel!

Le mercredi, l'embarquement des malades se fit sous la pluie. Mais tous, quand même, sont consolés, beaucoup notablement soulagés, quelques-uns bien guéris, tous sont heureux! et nous aussi!...

Je m'arrête... Je ne puis terminer que par ce mot qui monte du cœur, et sera, désormais, mon invocation quotidienne: « *Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous!* »

NOTRE CHORALE

au Pèlerinage avignonnais de la Salette

Du 7 au 11 août, sous la Direction du R. P. Hilaire

Nous lisons dans un récit publié par un pèlerin: «... La Chorale de Barbentane, dirigée par le vicaire de cette très chrétienne paroisse, rehaussa par ses chants les diverses cérémonies. Tous ont admiré, au cours de ce pèlerinage, la maestria avec laquelle les chanteurs barbantans ont exécuté les divers morceaux qui leur ont été demandés, plain-chant, motets religieux, messes en musique, cantiques provençaux, etc... Une mention spéciale à M. l'abbé Callier, organiste de la métropole Saint-Sauveur d'Aix, qui, avec un talent remarquable, a tenu les orgues aux divers offices.

Ce même jour, nous eûmes la joie d'entendre la parole éloquente du Révérend Père Hilaire; il nous parla amoureusement de N.-D. de la Salette, dans un discours qu'il intitula: *Mes préférences...* A huit heures, une dernière procession aux flambeaux... Comme la veille, la Chorale de Barbentane fit merveille et les pèlerins rivalisèrent de piété et d'entrain...»

La Solennité de Saint-Roch

Elle fut marquée par une très belle communion générale; 200 hommes s'approchèrent, ce jour-là, de la Sainte-Table, et par un très beau panégyrique, donné par M. l'abbé Agnès, vicaire à la paroisse des réformés, à Marseille. Elle fut clôturée par une magnifique procession, avec le concours de la Chorale et de l'Harmonie Gauloise... Vive saint-Roch! et honneur à sa belle confrérie Barbantanaise!

L'auto tragique

Notons, pour mémoire, l'accident grave d'automobile dont furent victimes, le mercredi 30 août, vers six heures du soir, à quelques centaines de mètres de Roquemaure, sur la rive droite du Rhône, en venant vers Avignon, notre cher vicaire, M. l'abbé Fraize, M. Bouaire, directeur de la ciergerie de Graveson, M. Galle, curé de Graveson, et M. Armand, curé de Fos-sur-mer.

Le volant ayant soudain cessé de fonctionner normalement, la

voiture vint buter contre l'un des arbres qui bordent la route. Le choc fut tel que l'abbé Fraize fut projeté contre le platane, à une assez grande hauteur, et que les trois autres furent lancés hors de la voiture. M. Boulaire eut une forte contusion à la partie supérieure de la poitrine; M. Galle eut le poignet droit violemment foulé; M. Armand fut presque indemne. L'abbé Fraize avait de nombreuses et profondes blessures au visage. Les blessés, soignés par le docteur Dubour de Roquemaure, reçurent les secours les plus empressés et les plus dévoués de Monsieur Houllévigue, professeur à la Faculté des sciences de Marseille, en son château voisin du lieu de l'accident, et de la famille de l'éminent professeur.

Qu'ils veuillent bien agréer, lui et les siens, le témoignage de notre très sincère reconnaissance!

Les infortunés voyageurs arrivèrent chez eux vers minuit, ramenés jusqu'à Avignon par un voiturier de Roquemaure, et ensuite par M. Cabannè, négociant en automobiles.

A l'heure qu'il est, grâce à Dieu! leur rétablissement est à peu près complet.

Courrier Militaire

Bertaud, comique, Ber-Rechid, 7 août. — «...J'espère être libéré le 7 septembre... Le petit *Echo* que je viens de recevoir sera donc le dernier de la collection...

« Dans ma prime jeunesse, j'avais souvent entendu raconter par mon père que lors de son départ de Constantine, il avait laissé une superbe chique sur le socle de la statue du général Vallée, statue qui s'élève majestueusement dans le jardin public de la ville; il disait qu'il donnerait volontiers vingt francs à celui qui lui rapporterait la dite chique... J'ai bien envie, pour avoir les vingt francs, de lui rapporter une chique quelconque, mais ne doutera-t-il pas de l'authenticité et cette chique ne se tournera-t-elle point en *boulette*? J'en ai peur, d'autant plus qu'il me connaît capable de faire un coup pareil... »

Ménard, Nice, 9 août. — « Votre cher *Echo* est venu me rejoindre à Puget-Théniers, au milieu de ces Alpes si languissantes... Pendant les manœuvres, j'ai pu partager mes peines avec Ayme, Sérignan et Veray...

Aujourd'hui, nous avons quartier libre... J'ai visité l'escadre anglaise mouillée en rade de Villefranche... Nous crierons bientôt: Vive la classe 1909! »

Fouillard, avec plusieurs cartes du Petit St-Bernard, 9 août. — « C'est avec plaisir que j'ai reçu le petit *Echo* à Tigne. Nous voici à Bourg-Saint-Maurice, cantonnés pour huit jours.

C'est de ce pays que nous sommes partis pour faire cette jolie re-

connaissance du Petit Saint-Bernard... Nous étions accablés par la chaleur dans la profondeur des vallées et par le froid sur les sommets... Le bonjour aux copains d'armes... »

Ardigier, Gap, 15 août. — « Je tiens aujourd'hui à vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi pendant les deux années de mon service militaire... et à remercier également notre cher petit *Echo* si instructif, si consolant, et parfois si amusant... A vous, à lui, mille fois merci de tout cœur! »

Trichelieu, Sospel. — J'ai eu la chance d'être souvent avec Ayme des batteries, et nous pouvions, le soir, en nous reposant, causer de notre cher pays... La classe à vos numéros! 32 ce soir!... »

Glénat, Grande-Chartreuse, 15 août. — « De la Grande-Chartreuse, que je suis venu visiter, toutes mes amitiés et un excellent souvenir. »

Laurent, Varages, 31 août. — Carte: « De Varages, nous dirigeant sur Nice, où nous allons prendre part aux manœuvres de la 29^e division, je vous adresse l'expression de mes sentiments respectueux. »

Rey, Carcassonne, 31 août. — « ...Merci de la bonté que vous avez eue en m'écrivant deux ou trois fois pour m'enseigner sur votre passage!... Ce fut un grand plaisir pour moi de vous embrasser et de serrer la main à toutes ces connaissances... »

1.500 hommes ont fêté ici Saint Roch, et ont parcouru, bannière en tête, les boulevards et principales rues pour se rendre à l'église Saint-Michel, où une messe a été chantée par une chorale d'hommes... musique..., distribution du pain bénit... Je me croyais à Barbentane... »

Ayme, Nice, 3 septembre. — « Nous voici enfin au terme de nos deux ans... Cette lettre est à seule fin de vous remercier d'avoir eu tant de bontés pour moi... »

C'est grâce au cher *Echo* que, pendant deux ans, bien que dispersés aux quatre coins de la France, nous avons eu fidèlement des nouvelles du pays et de nous tous... C'est grâce à lui que, pendant les pénibles manœuvres des Alpes, j'ai relevé mon courage abattu par la fatigue et les privations... Oh! je vous le dis de tout cœur: Merci!... »

Granier, Nîmes, 5 septembre. — « Le petit messager est, chaque mois, le bienvenu, et l'accueil le plus sympathique lui est réservé... »

J'ai appris tardivement le terrible accident survenu à notre aimable et dévoué vicaire... Mes vœux les meilleurs pour sa prompte et parfaite guérison. »

Nous recevons une belle pièce de vers, dédiée aux conscrits Barbentanais et signée des initiales E. M. Elle est trop longue pour être insérée; mais, nous nous ferons un plaisir d'en citer, au prochain numéro, quelques strophes.

Que faut-il croire ?...

La scène se passe, du 15 juin au 15 septembre, dans une de nos plus célèbres stations thermales. (Si je ne la nomme pas, c'est pour qu'on ne suppose pas que je lui fais de la réclame, moyennant rémunération.) A l'entrée du parc, sous l'ombrage d'un marronnier, se dresse comme un rudimentaire étalage de marchande d'herbes. Pourtant, ces herbes paraissent très flétries et entassées sans aucun souci d'ordre; et l'on se demande qui voudra bien de denrées si peu alléchantes... — Il est 9 heures du matin; les baigneurs arrivent, paisibles et reposés; tenant en main leur « Petit Journal ».

Ils pénètrent dans le parc, où, pour la somme de deux sous, ils trouveront une chaise de fer sur laquelle ils goûteront à leur aise la fraîcheur et les nouvelles, jusqu'au déjeuner.

Soudain, derrière l'éventaire des herbages, ils voient surgir la marchande; et déjà le tableau vaut qu'on s'arrête. C'est une puissante matrone dont l'âge doit osciller entre 50 et 55 ans.

Sur son abdomen proéminent tintinnabulent des breloques; son menton s'épanouit en plusieurs étages adipeux; sur son nez fortement busqué brille la monture d'or des binocles; le tout est ombragé d'un large chapeau qui doit peu à la mode, car il est de forme austèrement ronde, comme un pain de gruyère qui aurait des bords, et il n'est orné que d'une simple et longue écharpe verte qui flotte en arrière.

J'aurais tort de vous laisser croire plus longtemps qu'il s'agit d'une vulgaire marchande d'herbes: les baigneurs l'appellent « la Doctoresse », et c'est en effet une leçon de médecine spéciale que cette femme débite soir et matin, durant les trois mois de la saison, devant le groupe d'auditeurs que sa voix attire et que son bagoût amuse, retient... et quelquefois convainc.

De quelle région du Midi est-elle originaire? De la Gascogne ou de Marseille? Je ne sais; il y a un indéniable accent méridional dans cette voix qui néglige les effets et les éclats, qui traîne même un peu, mais qui donne aux finales une allure chantante et à certains syllabes qui vibrent entre les dents de métalliques résonnances.

Dédaigneusement, sans regarder si ses auditeurs sont deux ou cent, la Doctoresse parle. Son éloquence facile s'épanche en longues phrases toutes faites, depuis longtemps apprises, et toujours pareilles; peut-être faut-il que la parole qui révèle la vérité soit comme elle immuable?... Et voici ce que par bribes, au hasard de mon passage, j'attrapai et retins de la docte harangue:

« Mesdames et messieurs. Nous désirons tous la santé et le bonheur, et nous sommes accablés de maladies qui empoisonnent les joies de la vie. Ce serait injuste si la Nature médicatrice (!) n'avait mis à côté des maux les remèdes... On ne sait pas assez que toutes les maladies peuvent être guéries par les plantes. Les médecins ne vous disent pas — et les pharmaciens encore moins — que leurs drogues, leurs potions, leurs cachets leurs pilules ne sont que des extraits de plantes... »

Suivait une petite diatribe pas trop méchante contre ces deux respectables corporations qui s'offrent quelque peu la tête de leurs clients, en leur cachant la provenance toute simple de leurs remèdes sous des noms savants et baroques.

Puis, la doctoresse en venait au pratique. Saisissant de la main gauche une herbe de son étalage, et continuant de la main droite ses gestes nets et décisifs, elle énumérait les noms et les propriétés médicinales de ses plantes: « Voici de la laitue, de la simple laitue de jardin. Quand vous avez les nerfs surexcités et que vous ne pouvez dormir, vous allez chercher de l'antipyrine... Laissez donc aux Allemands qui l'ont inventée (?) ce produit qui ruinera votre estomac; faites plutôt cuire une laitue dans de l'eau, buvez un bol de ce bouillon, et vous ne connaîtrez pas l'insomnie. — Vous vous plaignez, mesdames, de ce que vos maris vont au café boire de l'absinthe: donnez-leur du bouillon de racine d'asperge: c'est le meilleur des apéritifs. — Cette plante, c'est la bardane: elle est excellente pour les cheveux. N'allez pas me faire dire que je connais le moyen de faire repousser les cheveux! Si je savais ce secret, je ne serais pas ici: je serais à Paris, au Luxembourg, où je ferais repousser les cheveux de Messieurs les Sénateurs, et on ne les appellerait plus de vieux cailloux déplumés, et ce serait autant de pris pour moi sur leurs quarante-cinq francs par jour. (Rires approbateurs dans l'auditoire.) Si vous êtes affligés d'un coryza, ou, si vous voulez, d'un rhume de cerveau, — et il ne faut pas négliger ces rhumes de cerveau: ils amènent souvent (?) la mort! Mal soignés, ils vous tombent sur la poitrine, dégénèrent en bronchites, et les bronchites en phtisie, et c'est la mort. Donc, si vous êtes enrhumés du cerveau, achetez un citron, partagez-le en deux; pressez l'une des moitiés dans le creux de la main, et aspirez à pleines narines; faites de même avec l'autre moitié, et soyez en paix: votre coryza ne sera pas dangereux. — Si vous êtes mordus par un chien enragé ou piqués par une vipère, frottez-vous avec une tranche d'oignon frais, et vous n'aurez plus à redouter le venin. — Voici de la camomille pour les ballonnements du ventre, du bouillon blanc pour... de la sauge... »

J'avoue que je ne me souviens plus de leurs vertus; pourtant, la sauge avait des emplois aussi imprévus que nombreux: c'est une plante quasi miraculeuse! Mais sachez bien que je n'ai rien inventé du boniment de ma Doctoresse, que mes citations sont presque toutes textuelles, que ses idées avaient le manque absolu de liaison et de logique que vous avez pu remarquer

Le plus logique était, sans contredit, la conclusion. Oyez plutôt.

« Mesdames et messieurs, tous les secrets de la Nature médicatrice — dont je vous ai énuméré les principaux — se trouvent dans ce livre du Docteur Z... Les maladies sont marquées par ordre alphabétique, et à chacune correspond la plante qui la guérit. Ce livre se vend en librairie 2 fr., mais dans un but humanitaire, que vous saurez apprécier, est laissé ici pour 20 sous. — Cet autre volume plus épais, du même docteur Z..., contient en outre la figure et la description des plantes; les libraires le vendent 100 sous: dans un but humanitaire, je le cède à 2 francs ».

— Ici, je suis tenté de faire comme la Doctoresse: de m'arrêter, car vous ne croiriez pas la suite...

Certes les baigneurs qui écoutaient la harangue charlatanesque n'étaient pas des imbéciles; ils ne faisaient pas fi des médecins qui les auscultent deux fois par semaine; ils préféraient certainement pour les cas de rage le traitement Pasteur à la tranche d'oignon; aucun des messieurs chauves n'essaya, j'en suis sûr, la lotion de bardane... Et cependant, après chacune des séances bi-quotidiennes la Doctoresse vendait, je l'ai vu, 10 volumes à 2 fr. et deux douzaines de bouquins à 20 sous!

A ces acheteurs candides j'aurais aimé demander, si j'en avais eu l'audace: «Croyez-vous?» Ne voyez-vous pas que le truc est bon et que son commerce va?... Vous ne la connaissez pas, et parce qu'elle a de l'aplomb et la langue bien pendue, vous la croyez!... Et le prêtre, que vous connaissez, qui vous enseigne, comme le Maître, la vérité et la vie, et qui ne vous vend rien: *le croyez-vous???* L. D.

Le Chapelet du Docteur Récamier

C'était après la consultation. Le grand docteur allait partir quand, faisant un geste de ressouvenance: «Peste, dit-il, j'allais oublier une affaire très sérieuse». — Quoi donc? demanda son interlocuteur qui était un ecclésiastique. — Il s'agit d'une fracture que vous saurez parfaitement remettre... que je vous prie de pratiquer.» Et l'illustre professeur montrait triomphalement... un chapelet.

«Dame! expliqua-t-il en souriant, je dis mon chapelet. Quand je suis inquiet d'un malade, quand je trouve la médecine impuissante, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir. Seulement, j'y mets de la diplomatie: Comme j'ai peu de temps, je prends la bonne Vierge pour intermédiaire... Rien de plus facile: tandis que je suis tranquillement assis dans ma voiture, je glisse ma main dans ma poche et j'entre en conversation. Le chapelet est mon interprète. Or, comme j'ai souvent recours à cet interprète, il est fatigué, il est malade, c'est pourquoi je prie M. l'abbé de l'examiner..., de le guérir.»

Cela se passait en 1832: c'est le docteur Massé qui le raconte dans l'un de ses ouvrages.

Ame d'enfant

C'était dans l'église pauvre d'un pauvre quartier de Paris; il y avait là une centaine d'enfants assistant à la leçon de catéchisme. A ce moment, le prêtre racontait la trahison de Judas, qui vendit son Maître, et il terminait son récit par ces mots: «Judas fut pris de désespoir et se pendit.»

Aussitôt, parmi les petits garçons, un des plus jeunes se dressa, monta sur le banc et fit signe qu'il voulait parler.

— Quelle idée avez-vous? dit le prêtre.

— Dire ce que j'aurais fait si j'avais été Judas.

— Quoi donc?

— Moi, je me serais pendu au cou de ce Jésus.

Quelques-uns des petits rirent de l'idée: mais la plupart comprirent mieux et ils sentirent leur cœur prêt à pleurer.

Le Baptême... autrefois

Dans les tout premiers temps de l'Eglise, on conférait sans délai le Baptême à ceux qui croyaient en Jésus-Christ.

Puis, avant même la fin de la période apostolique, on exigea un temps d'épreuve et de préparation qui variait entre deux et trois ans.

Vers la fin du troisième siècle, les catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui se préparaient au Baptême, se partageaient en deux classes: les *auditeurs*, qui n'étaient admis qu'à certaines instructions nécessaires, et les *compétents* ou *élus*, qui pouvaient se joindre aux fidèles pour la récitation de quelques prières et recevoir à genoux la bénédiction de l'évêque.

Tous étaient instruits graduellement et conformément à la discipline du *secret*, qui ne permettait de faire connaître qu'aux *élus* les mystères les plus profonds.

*
**

Arrive la vigile de Pâques ou de la Pentecôte. Un bassin creusé de main d'homme ou une excavation naturelle sont remplis d'eau.

L'évêque, à son défaut un prêtre ou un diacre, bénit l'eau et fait au néophyte quelques interrogations.

Le néophyte déclare « renoncer à Satan et à ses œuvres, à ses pompes, à ses ruses, à tou-

tes les choses enfin qui sont sous sa dépendance ».

Il récite le Pater et le Symbole.

Alors il est plongé trois fois dans la piscine. A chaque immersion l'évêque nomme une des trois divines personnes.

Puis, de suite, l'évêque confère au néophyte régénéré le sacrement de *Confirmation* et il lui donne la *Sainte Communion*.

*
**

Ainsi se passait le Baptême régulier.

Mais dans un cas extraordinaire, une maladie par exemple, on baptisait sans distinction de jours ni d'heures; on baptisait par infusion, aspersion ou par une seule immersion. Et naturellement, à défaut des clercs, un laïque pouvait baptiser, sauf à conduire, si possible, le catéchumène à l'évêque pour la confirmation.

Le Crucifix de Jules Janin

Jules Janin n'était pas précisément un clérical, pourtant...

Un jour, un de ses amis, apercevant dans son salon un crucifix, lui demanda sur un ton de moquerie: « Que fais-tu donc de ça? » — « Ça, répond Jules Janin, c'est le bon Dieu! Je ne veux pas, quand je serai à l'agonie, qu'on soit obligé d'aller le chercher chez ma portière. »

Ils ne valent pas plus que les autres !

— — —

Désespérée de voir son fils unique, son orgueil, tromper toutes ses espérances et sur le point de la déshonorer, la pauvre mère se lamente. N'a-t-elle pas fait l'impossible pour procurer à ce fils une bonne instruction, une situation supérieure à celle de ses parents, en un mot, une vie douce et agréable ?

— Lui avez-vous donné une solide instruction religieuse, l'exemple d'une vie chrétienne et l'habitude de pratiquer sa religion ?

D'abord interloquée par cette idée qui jamais n'avait hanté son esprit, la pauvre femme se ressaisit bien vite et s'excuse en attaquant :

— Moi ! je ne suis pas une dévote, et puis, *les chrétiens ne valent pas plus que les autres !*

Montrer à cette mère éplorée que son argument portait mal et que les chrétiens valaient bien toujours son fils, aurait été un triomphe cruel.

N'exagérons rien d'ailleurs. Il y a des honnêtes gens partout. Et les chrétiens qui ne pratiquent pas, qui n'ont qu'un vernis de religion, ne valent pas plus que les autres.

Mais tout de même, il y a des faits récents, indiscutables ; nous n'avons qu'à les cueillir chaque matin dans notre journal, et ce n'est pas aux chrétiens qu'ils sont défavorables.

L'enfance coupable d'abord, un joli résultat de l'école neutre ! Jamais les crimes commis par des enfants n'avaient été aussi nombreux que depuis une vingtaine d'années : ils volent, ils assassinent avec une cruauté et un cynisme effrayants. Et après la faute, pas un cri du cœur pour regretter la peine

faite à leur famille, pas un remords pour demander pardon à Dieu : ce qui prouve deux choses ; la première, que ces pauvres enfants sont le plus souvent les victimes des parents, qui n'ont pas su les élever ; la seconde, qu'ils n'ont jamais appris un mot de religion. On leur a vaguement parlé à l'école de dignité humaine, d'utilité sociale, comme fondement de la morale, et eux, ont compris que le mal c'étaient les gendarmes ! qu'il suffisait pour rester honnête de ne pas se faire prendre !

Les enfants chrétiens sont autrement mieux armés contre leurs passions naissantes ; ils savent que le péché est une désobéissance non à une loi humaine, mais à une loi divine, et qu'au-dessus des gendarmes, il faut craindre Dieu qui voit tout, n'oublie rien, et sait d'ailleurs aussi bien récompenser la vertu que punir le vice. Aussi, sauf exceptions, les enfants chrétiens valent mieux que les autres.

« La chasse aux renards » où les grévistes massacrent de pauvres ouvriers qui veulent gagner le pain de leurs enfants ; le sabotage, procédé lâche et criminel, qui peut provoquer les pires catastrophes, voilà encore des rubriques courantes dans les journaux. Or, chacun sait que ce sont là des mœurs mises en honneur par la C. G. T., et que cette confédération n'a rien de catholique.

Inutile d'ailleurs d'insister. Jetez un coup d'œil sur le compte rendu de la Semaine sociale de Saint-Etienne. Puis, écoutez les échos d'un congrès socialiste ou seulement radical, où ce ne sont qu'excitations à la haine et à la guerre sociale, vous n'hésitez pas à dire que les catholiques valent mieux que les autres.

J. G.

Le Prône des Païens baptisés

CELUI QUI N'ÉCOUTE PAS L'ÉGLISE, REGARDEZ-LE
COMME UN PAÏEN (Math. XVIII, 17)

Les chrétiens baptisés sont obligés d'obéir à l'Église. S'ils ne lui obéissent pas, ils ne se distinguent plus des païens : c'est Jésus-Christ qui l'a dit.

Tous ceux qui ont appris leur catéchisme savent que Notre-Seigneur a dit aux premiers chefs de l'Église : « *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.* » Mépriser les lois des pasteurs légitimes, c'est donc se refuser à observer le règlement d'une société à laquelle on appartient, c'est secouer le joug même de Jésus-Christ, et cesser d'être son disciple.

Il est facile, en étudiant le détail des lois ecclésiastiques, de constater que les commandements de l'Église ne sont en réalité que des commandements de Jésus-Christ. « *Apprenez-leur tout ce que je vous ai commandé* », avait dit le Seigneur aux Apôtres. Or, que voyons-nous ? Jésus-Christ ordonne d'enseigner toutes les nations : l'Église institue des catéchismes *obligatoires* pour tous les enfants. — Jésus-Christ dit : Baptisez, et l'Église règle l'époque et les cérémonies du baptême. — Jésus-Christ dit : Faites ceci en mémoire de moi ; et l'Église ordonne : *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques.* — Jésus-Christ dit : Les péchés ne seront pas remis à ceux à qui mes prêtres ne les remettront pas ; et l'Église fixe un minimum : *Tous tes péchés confes-*

seras, à tout le moins une fois l'an. — Jésus-Christ dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » ; et l'Église ordonne de jeûner et de faire abstinence à certains jours. — Jésus-Christ dit : Attention aux faux prophètes ; il y a des loups sous des peaux de brebis ; et l'Église défend les lectures de livres ou de journaux impies. — Jésus-Christ recommande de sanctifier le jour du Seigneur ; et la loi de l'Église précise la manière : *Les dimanches messe ouïras.* — Jésus-Christ proclame qu'il faut prier ; et l'Église commande de le faire dans certaines circonstances, notamment le matin et le soir (*donnez-nous aujourd'hui notre pain*). Etc.

On le voit, les commandements de l'Église, non seulement les six principaux qui s'adressent à l'universalité des fidèles, mais tous ceux que renferme le Droit canonique, toutes les règles liturgiques concernant les sacrements et la prière, toutes les Constitutions religieuses appliquant les conseils évangéliques ; en un mot toutes les prescriptions de la législation ecclésiastique n'ont pas d'autre but et d'autre raison d'être que de **faire observer la Loi du Christ.**

Rien de surprenant donc, à ce que Notre-Seigneur ait dit : **Celui qui n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen.**

F. J.



Nous proposons à nos enfants un concours qui, nous l'espérons, les intéressera.

Rien de plus courant, dans le monde, que certaines objections contre la Religion.

Combien de fois ne les a-t-on pas entendues!

« Ma Religion, à moi, dit l'un, c'est de faire du bien aux autres. »

« Je ne crois que ce que je comprends, dit l'autre. Un homme raisonnable peut-il croire les mystères de la Religion? »

Toutes les Religions sont bonnes, dira un troisième.

Or, peut-être serait-on embarrassé s'il fallait donner à l'instant même à ces objections courantes une brève réplique.

Et on serait embarrassé surtout, parce que jamais peut-être, on n'a réfléchi à fond, tête reposée, et par écrit, sur ces questions.

Notre concours **qui** comprendra

Trois séries d'objections
et par conséquent

Trois séries de répliques,

commencera en octobre, et se continuera pendant les deux derniers mois de l'année.

Voici les objections proposées pour **octobre**:

1° Quand on est mort, tout est mort.

2° Je n'ai pas besoin de me confesser. Je n'ai rien à me reprocher; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne. Je n'aurai rien à dire.

A ces deux objections faites une réponse claire, brève autant que possible et qui se grave facilement dans la mémoire. Envoyez ces répliques, avant le 15 octobre, à *M. l'abbé Colin, 279, Route d'Heyrieu, Monplaisir.*

Le concours sera clos le 15 décembre 1911.

En janvier 1912, nous publierons les noms de ceux qui auront mérité les *vingt* récompenses que nous destinons aux lauréats. De plus, nous nous réservons de citer, avec le nom de l'auteur, la réplique qui nous aura paru la meilleure dans chaque série.

Allons, bon courage, à l'œuvre! C'est de la bouche des enfants que sort la vérité.

Nous allons en faire l'expérience.